Nouvelles & poésies

Histoires & petits Contes

par

José Barragan

Le vieil isard

Tout son être en éveil, humant le vent qui passe,
Sur un escarpement l'isard s'est arrêté...
Le troupeau déambule au flanc accidenté
Dans la douceur de l'air, au fil de la crevasse

Le vieux bouc solitaire inspecte l'horizon,
Immobile, aux aguets dans l'ombre purpurine;
L'effluve des sapins parvient à sa narine,
Son sabot rétablit la forte inclinaison.

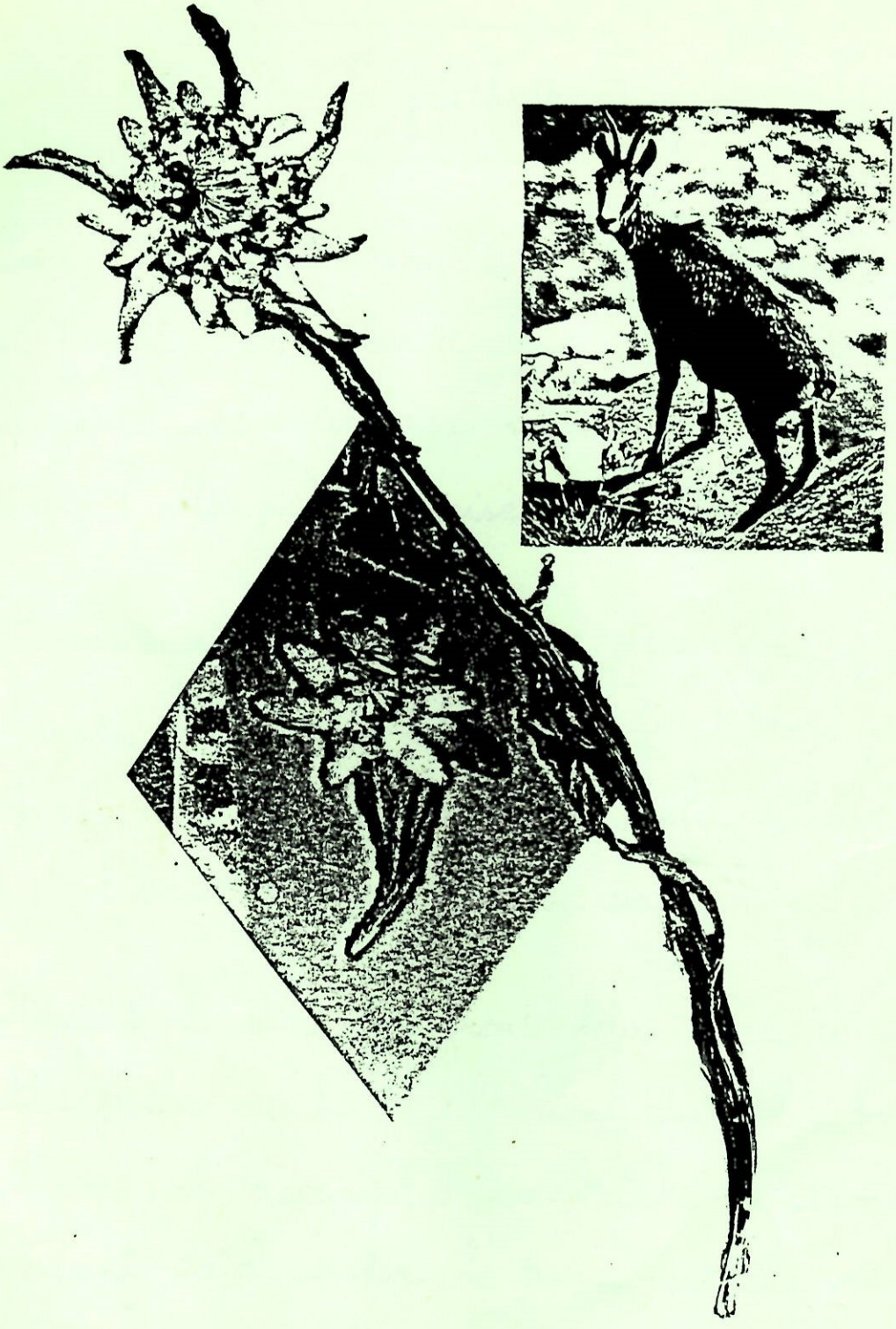
Les derniers rayons d'or caressent la montagne
Et les flocons laineux des moutons assoupis;
L'animal, au surplomb, voit blondir les épis
Dans le vert jaunissant de la vaste campagne.

Les sens exacerbés, à l'affût du danger,
Se confondant au gris de la pente déserte
Il épie alentour, prêt à donner l'alerte ;
De la harde craintive il est le messager.

Au loin dans la forêt il entend la battue.
Il sait qu'il faudra fuir au moindre bruit suspect
Car il ne peut hélas tenir l'homme en respect ;
Il connait le chasseur et la balle qui tue.

Mais la paix règne encor où ses pas l'ont conduit
Aux abords des buissons qu'aucun souffle n'agite ;
Tous vont pouvoir, sereins, retourner vers leur gîte..
Alors le vieil isard s'enfonce dans la nuit.

(En souvenir d'une randonnée pédestre au Mont Vallier, en Pyrénées, en Novembre 1981)



Le faucheur

Sous l'ardeur des rayons, d'un geste ample, amoureux
Il fauche. Et l'herbe drue, avant de rendre l'âme,
A gémi sous la faux en un soupir de femme
Pour s'allonger, soumise, entre les ceps noueux.

Minutieusement il progresse, en silence,
Attentif à ne pas blesser le fruit doré ;
A chacun de ses pas, son profil éthéré
Sur l'écrin de ciel pur se découpe en cadence.

Ruisselant sur un front bruni par le soleil
Des perles de labeur brillent dans la lumière ;
Serein, il accomplit sa tâche coutumière
Voyant déjà couler le doux nectar vermeil.

→

Une pause parfois ... dans le décor champêtre.
Affûtant de la pierre extraite du coffin
La lame de l'outil ... jusqu'à l'arrêt prochain
Il refait, éternel, le mime de l'ancêtre.

Poussant leur dernier cri, les tiges, sous l'acier,
S'affaissent mollement sous un rythme implacable
Et sur le fil du temps, acteur infatigable,
Le faucheur inscrira l'humble geste princier.

Les chers aïeux, là-bas, qui plantèrent la vigne
Eux qui pieusement passèrent le flambeau
Peuvent dormir en paix à l'ombre du tombeau,
Car il est, de leur nom, l'héritier fier et digne

Vive la pub !

Ce soir, les enfants sont heureux
car Papa, généreux,
harassé par leur turbulence,
leurs sottises sans fin, leurs folles questions
pris d'une soudaine indulgence,
vient d'allumer pour eux la Télévision.
Lové, chacun dans son fauteuil,
"On" réserve un fameux accueil
aux spots publicitaires.
Que dis-je ? "On" les avale ;
C'est plus digeste, croyez-moi,
qu'une leçon de morale.
On y est bien moins réfractaire.
On reste bouche bée et le cœur en émoi
lorsque sur le petit écran
dans un bel élan
vous sont offerts

thés, boissons, cafés ou desserts.
Les shampoings sont miraculeux !
une goutte sur vos cheveux
et vous obtenez - Joie suprême -
(on ne sait par quel stratagème !)
la toison
de Jason !
Sur la télé - douce vengeance -
les enfants ont sur leurs parents
le droit souverain d'allégeance.
Qui pourrait, dites moi, rester indifférent
à ce juste retour des choses ?
Pour le code, c'est franchement l'apothéose !
Les bambins ont le sens inné
de la conduite automobile,
et le père, au cerveau débile,
se fait réprimander comme un pauvre aliéné.
Bref, tout cet amalgame

en un vaste programme
savamment étalé
hante subtilement la cervelle enfantine
ou frappe la rétine
du plus écervelé !
Nous regardions la mer, en famille,
à la plage,
sans télévision ... (pour certains, quel Pensum
L'écume bondissait au sommet de la crête
des vagues, annonçant une proche tempête,
quand la voix du plus jeune émergea
du tapage :
"Voyez ! la Mer aussi se lave avec CADUM !

Les grands oiseaux

Dans un rêve secret j'ai vu deux grands oiseaux
Aux couleurs d'arc-en-ciel quitter avec audace
Ivre de liberté, de lumière et d'espace
Le havre rassurant aux abords des roseaux.

Dans l'azur éninant, ils se frolaient des ailes
Et dansaient radieux un doux ballet d'amour;
En leurs regards de nuit où se levait le jour
Les tièdes rayons d'or fixaient une étincelle.

L'aquilon les berçait de son souffle mutin;
Ils dominaient le monde, empire de leur maître,
Eblouis du bonheur de se sentir renaître
Comme à l'aube de feu du tout premier matin.

En parfaite harmonie avec son partenaire
Elle épousait son vol viril et protecteur
Et songeait, nostalgique, au pays enchanteur
Quand l'espoir atteignait la terre imaginaire.

Mais lui ne voulait pas voir le ciel de cristal
Des rives de l'extase au-delà des frontières ;
Sourd, impassible au cri muet de ses prières
Il restait prisonnier des rêts du sol natal.

... Dans mon rêve attristé j'ai vu les grands oiseaux
Des rives, tous passionnés de bleu, libres d'espace
Des plus fiers horizons, détournant leur audace
Paisiblement se posent à l'abri des roseaux ...

Pour le meilleur et pour le pire

Julien, dix sept ans, descendit allègrement de la calèche qui venait de s'immobiliser devant le perron du château, et emplit ses poumons de l'air pur de la campagne varoise.

Qu'il était doux de revenir au bercail ! Qu'il était bon de se replonger, le temps des vacances, dans la paix familiale, de revoir les tranquilles arbres centenaires du parc, le château et sa masse débonnaire aux coins et aux recoins frémissants d'Histoire ! Quel bonheur de courir aux écuries rejoindre Télémaque, l'alezan fougueux qui l'emmènerait au long des sentes sinueuses du sous-bois en de folles chevauchées ! Que d'extases ! Que d'inoubliables souvenirs ramenait-il à chacune de leurs équipées sauvages ! Le monde entier s'ouvrait alors à lui et il y vivait pleinement, reléguant au plus profond de sa mémoire la triste année de pension marseillaise entre les murs gris d'un

collège étouffant.

Au château, une vie dorée mais saine s'offrait à son enthousiasme : à lui la tendresse de parent cristallisée autour de ce fils unique ; à lui l'affection respectueuse du nombreux personnel qui était au service de "sa Famille" ; à lui les sublimes promenades au long des corridors mystérieux tapissés de portraits où flottaient en demi-teinte les esprits bénéfiques de ses ancêtres dont il savait les vies exemplaires. Hormis les règles immuables de la tradition séculaire : heures de repas carillonnées à la cloche de l'entrée, messe à la chapelle privée, visites aux malades, et reconnaissance du patrimoine, à lui la liberté totale!

Julien avait escaladé les hautes marches du perron, puis gravi un escalier qui l'avait mené au fond d'un vaste couloir, vers "sa bibliothèque". Ses parents n'auraient dû être de retour que vers le soir, ramenant avec eux, d'un bourg voisin, une jeune cousine de trois ans qu'ils auraient désormais à charge. Julien ne l'avait

revue depuis la semaine de sa naissance et il ne conservait d'elle qu'un très vague souvenir de dentelles frémissantes au fond d'un berceau enrubanné !

... LA BIBLIOTHÈQUE ! lieu de prédilection ! Il s'arrêta un instant savourant le moment où il pousserait la lourde porte. Son père lui avait offert cette pièce le jour de ses quinze ans, comme lui-même l'avait reçue de son père à sa quinzième année, et comme son père avant lui en avait hérité au même âge...

Il y avait, rangés sur les étagères massives, des livres merveilleux - où chacun avait puisé son savoir - aux couvertures patinées par tant de mains aimantes depuis tant de générations ! Julien vénérait ces livres, en respect à la mémoire de ceux qui l'avaient précédé ici et qui, de père en fils, lui avaient légué ce doux et précieux héritage.

Il poussa la porte, un sourire attendri aux commissures des lèvres... Son sourire se figea et son cœur chavira : quel cyclone avait

donc ravagé cette pièce ? Des étagères vidées de leur contenu semblaient prendre l'accessoire à témoin de leur fureur mettre. Sur le large bureau s'entassaient, pêle-mêle livres et papiers.

Une émotion violente étreignit Julien à la gorge. Etait-ce une hallucination ? Le typhon n'était autre qu'une adorable enfant de trois ans environ, en robe de dentelle blanche, perchée au sommet du gigantesque escabeau, qui, les poings sur les hanches, branlait une tête ébouriffée de boucles crépues. Ses gros yeux noirs, au milieu de cette petite tête bien ronde, fixaient maintenant Julien qui, médusé, se demandait si cet ange venu des îles était responsable de ce cyclone.

— "Tu es mon cousin Julien ? Tu vois j'arrange tout ici ; moi, tu me connais pas ? Je m'appelle Gladyzz !"

Le cousin en question suffoqua. Folle !... elle était folle !... Mais que faisait donc cette petite peste sur son territoire jusqu'alors inviolé ?!

Mon Dieu ! L'arrivée intempestive de cette gamine

promettait des heures mouvementées à en juger par le premier contact ! Adieu les jours sereins !...

Il n'eut pas le temps de réfléchir plus profondément au problème ! Gladys s'était élancée tout de go et atterrissait sur son cousin épouvanté qui avait eu le réflexe providentiel d'ouvrir ses deux bras pour amortir la chute de la tornade échevelée !

Et ceci ne fut qu'un avant-goût des vacances mutilées du pauvre adolescent. Cherchait-on Gladys soudainement évaporée ?... Julien, appelé à grands cris à la rescousse, la retrouvait perchée au faîte de l'arbre le plus haut, au risque de se rompre le cou.

Mais où donc était l'ânesse encore attachée il y avait un quart d'heure au piquet sur la pelouse ?...

Julien, essoufflé, revenait de la mare en tirant la bête qu'il avait trouvée gambadant et affolant les canards ! Ainsi qu'un ange tombé du ciel, Gladys les mains sagement croisées derrière le dos, regardait suavement en direction du soleil, tout en se dandinant d'un pied sur l'autre.

— "Z'aime pas que les z'animals soient malheureux" disait l'enfant.

— "Les Z'ANIMAUX, tête de mule !" grognait Julien courroucé et surtout désespéré de faire entrer un jour quelque notion de français dans cette jeune cervelle.

Gladys, c'était ... c'était MÉPHISTO en modèle réduit ! Elle ne savait qu'inventer !

L'univers du garçon avait basculé depuis l'entrée fatidique au château de cet ouragan destructeur. Gladys "ouragan" ! Quel pseudonyme allait-on encore lui trouver ? Un surnom plus dévastateur trottait dans la tête de Julien qui ne comprenait plus, maintenant, les indulgences sans cesse renouvelées des adultes à l'égard de ce diablotin. Mais quel besoin avaient-ils de toujours faire de lui — Julien — son ange gardien ? Il ne pouvait plus faire un pas sans l'avoir accrochée à ses basques, comme l'arapède à son rocher ! Une arapède tétue de surcroît ! Télémaque lui-même fustigeait

son ami d'un regard réprobateur lorsqu'il apparaissait flanqué de son satellite, car l'animal bouillait d'avoir à ralentir le pas quand il avait la fillette en croupe.

Un jour que les enfants remontaient tous deux la longue allée, l'un tirant l'autre, Gladys prit sa tête des mauvais jours et se laissa choir au beau milieu, refusant tout net d'aller plus avant.

— "Ze suis T'ÉPUISÉE. Porte moi sur tes épaules."

— "Non" rétorqua son cousin, fermement décidé à ne plus obtempérer aux ordres intempestifs de Mademoiselle "J'Ordonne".

— "Alors, ze crie, tu vas voir ! Ze vais crier !!! Et Gladys, mettant aussitôt son nouveau projet à exécution, ameuta la terre entière par ses hurlements prolongés.

Cette fois, la patience de Julien atteignit le point de non-retour. Excédé, il souleva le

poids plume éperdu de colère, et, serrant les dents, il administra à la fillette la plus fabuleuse correction qu'elle eut jamais reçue.

Puis il jucha sur ses épaules le paquet gesticulant et remonta l'allée à grandes enjambées, tandis que s'abattait sur sa tête une volée de coups frappés par deux minuscules poings rageurs.

— "Zulien ! hoquetait la voix entrecoupée de sanglots, descends moi ou ... ou ... ou ze te tue !!! "

— "C'est ça, tue moi ... et je recommence !" grommela Julien.

Gladys cessa soudain ses menaces en même temps que ses pleurs, et lança d'un air détaché

— "Non, ze ne te tuera pas, parce que ... parce que ... PARCE QUE ZE VEUX ME MARIER AVEC TOI ! Na !"

— "Te marier avec moi ! ? Satanée gamine

Dieu m'en préserve !!!" éclata Julien au paroxysme de l'hilarité.

Les jours, les mois, les saisons passèrent... Quinze ans plus tard, Julien ne riait plus car, un jour d'avril, il conduisit Gladys devant l'autel, afin que Dieu bénisse leur union, "pour le meilleur et pour le pire". Puisque... LE PIRE, il l'avait déjà subi, disait-il, il leur restait donc... **LE MEILLEUR!!!**

Le cerf blanc (conte)

C'est le printemps ...

David et sa petite sœur Gladys se dirigent ce matin, vers le cimetière du village, les premières primevères dans les mains. Ils se souviennent ...

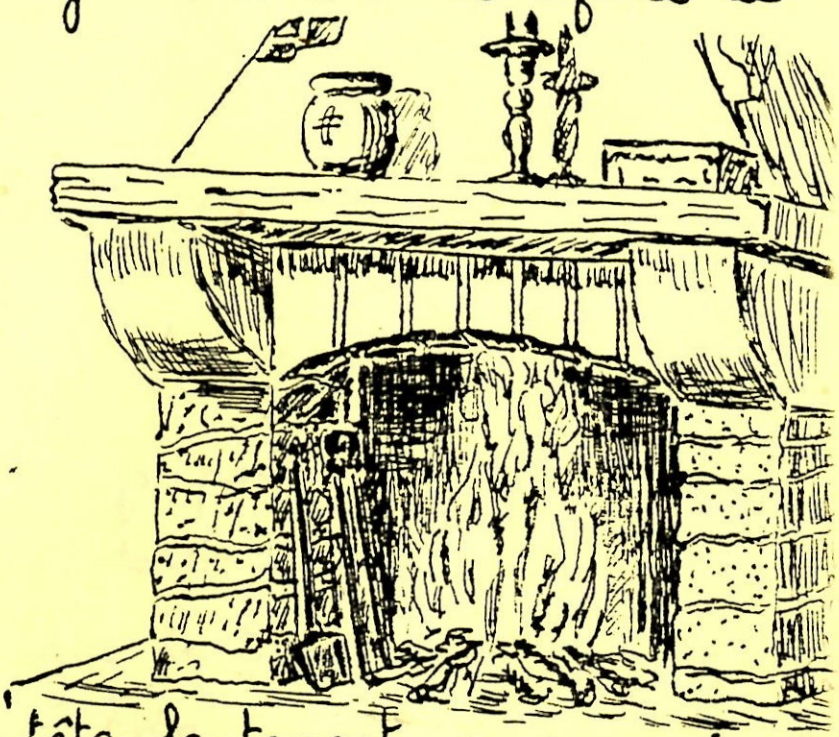
— "Dis Grand-Père, raconte nous l'histoire du cerf blanc, tu veux bien ?"

Les enfants se sont adressés, en chœur, à ROMAIN. Celui-ci, du haut du tabouret patiné par les ans, tire sur une pipe, tout en réchauffant ses mains rugueuses à la douce flamme de l'âtre. Il a sursauté à la question des enfants :

"... tu veux bien ?"

S'il veut bien ? "boudiou" ! Mais c'est

qu'il attendait cela avec impatience ! Et les rides malicieuses se creusent un peu plus autour de ses yeux clairs où se reflète la flambée.



Il hoche la tête lentement, pour acquiescer avec juste ce qu'il faut d'hésitation pour mettre en haleine les enfants... et il commence son récit, les yeux mi-clos, comme un médium qui se concentre, pour faire affluer au seuil de sa mémoire toute son enfance enfouie et qu'il croyait perdue, mais qui resurgit comme un long feu d'artifice à son appel secret...

Romain a sept ans ; c'est l'âge de raison .. c'est l'âge de raison et l'on est en vacances : deux bons motifs pour convaincre son père qu'il peut dorénavant, tout seul, emmener pacager le troupeau. Oh ! Evidement, pas trop loin ! l'on est quand même pas très téméraire à sept ans !

Mais ..., voyons ..., peut-être à la "Pelouse au-dessus de la cascade. C'est l'endroit idéal et pour les moutons - ils trouveront là l'herbe fraîche et tendre - et pour Romain qui pourra, à l'occasion, s'abriter dans la cabane du berger.

Bon ; la décision n'a pas été trop dure à

arracher. Il partira demain aux premières lueurs de l'aube. Et puis, il peut parcourir le chemin les yeux fermés ! Il a si souvent accompagné son père dans ses randonnées pyrénéennes !

Nous voilà au petit matin. Bien moins courageux que la veille, ROMAIN ! Mais c'est trop tard ; essayer de revenir en arrière ne servirait à rien et le père serait intransigeant. Une décision de paysan, c'est une décision soupesée, prise sans hâte, mais irrévocable. De plus, ROMAIN doit apprendre à grandir, et à grandir avec du "plomb dans la cervelle".

Romain a d'ailleurs horreur de cette expression meurtrière ! Elle lui provoque instantanément un frisson entre les deux épaules car il se prend toujours en cet instant pour une palombe frappée en plein vol !

C'est très désagréable ; les grandes personnes sont vraiment déconcertantes quelquefois ! Bref ! Il doit se mettre en route.

La mère a sorti de l'armoire : la culotte de velours à grosses côtes, bien résistante, qui a subi bon nombre de dommages sur les galets de la cascade, la chemise de coutil, ample, les gros bas de laine et les souples espadrilles de corde qui s'opposeront aux glissades malencontreuses ; elle n'a pas oublié le gilet de berger, confectionné avec la laine des moutons et, bien sûr, le béret ..., le béret noir du Pyrénéen.

Ajoutez à cela le solide bâton de houx, noueux à souhait, et la caravane peut s'ébranler dans l'allégresse.

La mère n'a pas oublié non plus la miche et le repas, dans le havresac en bandoulière qui rythme la cadence sur les reins. Quant à CHARLY, le chien, il s'agite méthodiquement autour de ses "ouailles". On peut compter sur lui en toute occasion.

Un dernier adieu à la maison, (adieu qui veut paraître tout à fait indifférent) et ROMAIN attaque d'un pas calme mais ferme le sentier rocailleux, guidé par ses moutons qui ouvrent la piste.

L'enfant est serein. Devant lui, tout en

haut, après la forêt, se profile sur le ciel le dôme vert de la Pedouse. A sa droite : le pic du GAR, joyau des Pyrénées, reçoit de plein fouet les premiers rayons du soleil levant.

Charly va et vient, consciencieux, l'œil vif, la patte alerte, prêt à ramener — même par des moyens incisifs — dans le droit chemin, quiconque oserait s'en écarter.

La montagne s'éclaire insensiblement ; l'air frais du matin se réchauffe. ROMAIN garde un pas rythmé, sans hâte mais régulier. Il sait que c'est ainsi qu'on affronte la pente, en vrai montagnard ; il sait, en outre, que le bâton ne sert pas seulement à aider sa marche mais aussi à avertir les reptiles de l'approche de l'homme, et qu'ainsi certains dangers peuvent être sciemment évités.

L'enfant grimpe, sur le sentier qui serpente maintenant sous le couvert des arbres. C'est là qu'il rencontre PIERRE et ses chiens à la recherche d'il ne sait quel gibier. Il aime bien PIERRE, mais au village, quand son fusil est suspendu — inutile — au-dessus de la cheminée, et qu'il ne risque pas de détruire.

Le chasseur a laissé défiler le troupeau gratifiant le jeune garçon d'un "bour jour" sonore. Puis chacun passe son chemin.

Le petit berger entend déjà imperceptiblement le bruissement de l'eau claire du torrent qui dévale sur les rochers.

Dans quelques minutes, au détour du sentier, tous pourront se désaltérer.

Et c'est alors qu'il LE voit! Sur le bord moussu, au pied de la cascade ruisselante et bouillonnante, droit, splendide, aux aguets ... Le troupeau ne l'a pas effrayé; il est campé, immobile, majestueux, grandiose ...

Un rai de lumière, qui filtre à travers la feuillaie, vient caresser ses grands bois. Il est immense ! Tout blanc ! Un prince de la forêt dans son empire de rêve ! Un gigantesque cerf blanc est là, devant ROMAIN médusé, un cerf blanc auréolé de clarté !

ROMAIN, cloué sur place, retient son souffle. Cela doit être un mirage ! Il se frotte les yeux, par acquis de conscience. Le cerf est toujours là, à la même place.

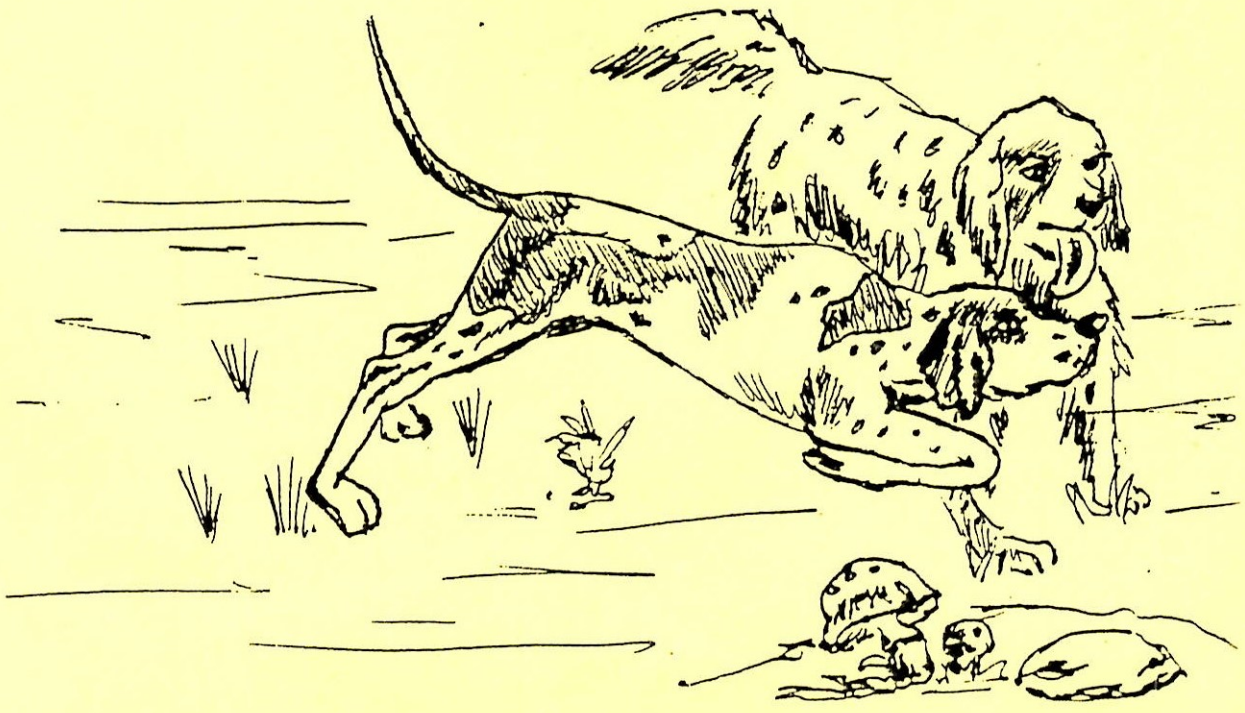
Charly, le museau interrogatif, est perplexe : de sa vie d'animal, de chien dévoué à son maître, il n'a jamais aperçu pareille "chose" !

Mais somme toute, comme ce n'est certes pas un mouton, cela ne le concerne pas. Il n'est pas un chien de chasse mais un chien de berger. Il y a des nuances à respecter . . .

Le grand cerf n'a pas bougé, ses doux yeux semblent même inviter le petit d'homme à venir le rejoindre. L'enfant

est subjugué ! Il avance, les mains tendues en signe d'amitié ... et l'imposant animal penche sa belle tête vers ces petites mains qu'il effleure. ROMAIN est en plein songe ! Heureusement que Charly a de la tête pour deux et qu'il rassemble les moutons égayés sur la rive !

Soudain, ROMAIN sursaute. Il entend distinctement les aboiements furieux des chiens, très proches. "MOUN DIÙ", les chiens de PIERRE !! et PIERRE ...! et le fusil ...! Pris de panique, il sup-



plie le cerf :

"— Sauve toi, par pitié, sauve toi !"

O miracle ! L'animal a compris les exhortations de son jeune ami. Dans un bond prodigieux, il disparaît dans le bois, comme par enchantement, au moment même où la meute apparaît avec le maître intrigué par l'attitude de ses bêtes. Mais comme ROMAIN se garde bien de donner quelque explication et que Charly se soucie peu de ce que peuvent penser ses congénères à quatre pattes, tout rentre dans l'ordre en peu de temps.

Quand ROMAIN arrive enfin à la cabane du berger, le grand cerf est là qui semble attendre l'enfant. Et ce sont de folles cavalcades sur la pelouse, de doux échanges de regards complices :

c'est une délicieuse amitié qui vient de naître entre un Prince de la forêt et un petit pâtre de village, dans un royaume de roc et d'herbe verte, au pied des neiges éternelles.

... Ce sera un jour merveilleux !...

Et lorsque l'enfant redescendra au village, abandonnant à regret son ami à l'orée des sapins, son cœur bondira d'enthousiasme à la pensée de la belle histoire qu'il aura à conter à la veillée !

Mais, comme on aurait pu s'en douter, les adultes ne comprennent vraiment rien Le chien, Charly, en sera le témoin (hélas silencieux). Ils ont hoché la tête d'un air entendu, mais sans croire du tout au récit. Au village, le cerf blanc est même devenu source de moqueries.

Mais ROMAIN tient tête. Il sait, lui qu'IL L'A VU !!!

Il le reverra souvent, chaque fois qu'il emmènera son troupeau paître au flanc de la montagne ... et, chaque

fois leurs retrouvailles seront source de joie.

Les années passeront ... Toutes les fois que le petit berger apercevra son ami, il sentira dans sa poitrine, comme au premier jour, tambouriner son cœur en fête.

Puis, le jour de ses quinze ans, le grand cerf ne s'est pas montré. Il a attendu vainement, tristement, sa venue. Mais son bel animal avait

déserté à jamais leur domaine.

ROMAIN, l'adolescent, cherchera longtemps le passionnant compagnon de son enfance dans tous les coins et recoins de la montagne, et celle-ci renverra souvent l'écho de ses appels angoissés.

Les jours succéderont aux jours ..., les saisons aux saisons ..., les années aux années ... Le grand cerf blanc n'était plus qu'un magnifique souvenir dans les brumes diffuses de sa mémoire. Le rêve d'enfant était fini ...

Les années ont passé ...

La place de Grand-Père est vide. La pipe froide repose, solitaire, sur le manteau de la cheminée.

David et Gladys, ce matin, sont allés déposer sur la tombe de ROMAIN, leur Grand-Père, les premières primevères.

Et c'est alors qu'ils L'ONT VU !!! splendide ! MAJESTUEUX ! Ses immenses bois se découpant sur le ciel pur ... ILS L'ONT VU !!!

Le grand Cerf Blanc était au rendez-vous.